



DU MÊME AUTEUR

- London WC2*, Les Impressions Nouvelles, 2013
Domodossola, le suicide de Jean Genet, Denoël, 2010
Tony Duvert, l'enfant silencieux, Denoël, 2010
Fête des pères, Denoël, 2009
La Dette, Gallimard, coll. Blanche, 2006
Presque gentil, Denoël, 2005
Haut risque, éd. Parc, 2003

Gilles Sebhan

Salamandre

le dilettante
19, rue Racine
Paris 6^e

Couverture © Alice Charbin
© le dilettante, 2014
ISBN 978-2-84263-789-7

Vidéodrome

Mercredi

Un tapin réputé pour son sexe démesuré m'invite dans une cabine. Il ne me propose rien de particulier, veut juste que j'assiste, mais c'est une volupté qui m'échappe, au compte fébrile de son argent sur le petit banc de bois peint en bleu où tant de choses ont eu lieu depuis des années entre des types si différents que les souvenirs mélangés ne constitueraient qu'une confiture écœurante. Il relève la tête et triomphe. Il est serbe ou quelque chose du genre et les gens qui le connaissent, à savoir tout le petit monde des cabines, le surnomment saint Michel. Je lui demande si son sexe est plutôt la lance du héros ou bien le monstre terrassé. Mihail ne connaît pas l'histoire mais répond sans hésiter le monstre parce que cela lui semble flatteur. Il hausse quand même les épaules et me trouve bizarre. De toute façon, il est maintenant regonflé à bloc pour aller travailler.

Il y a quelques semaines un meurtre a eu lieu. La capacité d'oubli des cabines est infinie. Après un mois de fermeture, il n'y paraît déjà presque plus. Une superstition empêche les garçons d'ouvrir la porte derrière laquelle on a trouvé le corps et l'on remarque un peu plus de douceur dans leur approche des clients. Mais sur la porte d'entrée, à peine distingue-t-on encore la trace du Scotch apposé pour isoler la scène de crime. Il ne faudra pas longtemps pour qu'on oublie que *quelque chose* s'est produit. À moins qu'un coupable tout à coup surgisse et que la police résolve une énigme aussi étrange que celle de la chambre jaune – ce qui ne semble pas près d'arriver. Tout ce qui contrarie les plaisirs ici ne provoque qu'un brouillard vite dissipé.

Si le mort pouvait parler, je ne sais pas au juste ce qu'il pourrait raconter. L'ai-je connu. À cette question, que répondre. Connaître comme on connaît les garçons des cabines, sans doute pas. Connaître comme un ami, non plus. Et pourtant, j'ai été le dernier à le voir vivant. Le dernier avant son meurtrier. Maintenant, ça n'a plus beaucoup d'importance. J'ai dit ce que je savais aux policiers. Mais quel meurtre, m'a demandé l'autre jour un des habitués qui n'avait

pas suivi l'affaire. Il y en a toujours qui n'ont rien vu.

Le mort a porté plusieurs noms ou surnoms suivant les périodes. Certains l'appelaient Professeur, d'autres Monsieur X, d'autres Salamandre, tiens tu as vu, Salamandre est encore là, j'ai entendu cette expression plusieurs fois sans comprendre le pourquoi de ce nom. Et en effet, je voyais apparaître la figure pâle de l'homme, et dans cette figure des yeux brûlants. Je peux déjà dire qu'à cette époque, avant les faits, je ne le plaçais pas sur le même plan que les autres clients. Sans doute en raison de ses goûts. Ou de son air de tristesse perpétuelle. Ou de ses mains de plâtre fin.

Samedi

Tout au long de la rue, les enseignes s'égrènent, lumineuses. Sur le pas des sex-shops, des types hésitent en fumant leur cigarette. On ne sait jamais s'ils découvrent l'endroit ou font juste semblant. La plupart commencent par dire qu'ils cherchent des filles, des femmes, des

madames. Chacun a son vocabulaire et son approche particulière. Peu ont le français pour langue natale. Très vite, le caissier leur trace un plan des lieux : en « haut », ce qui signifie au rez-de-chaussée, une salle de cinéma ainsi que des cabines avec vidéos, en bas trois salles, hétéro, gay, travesti, et des cabines spacieuses. La séance est continue. Un instant d'hésitation, une main qui fouille la poche du pantalon. Les plus pauvres s'offrent le haut pour 4 euros. Ceux qui ont perçu les sous-entendus du caissier iront jusqu'à 6 pour dévaler les Enfers.

Le hublot du rez-de-chaussée est un poste d'observation. Sur la porte à double battant qui donne accès au petit hall où se trouve la caisse, il figure à la fois un œil cerclé d'un monocle et le signe des paquebots échoués. C'est le seul élément un peu monumental qui trompe les clients la première fois. À l'intérieur, ce n'est qu'un étroit couloir, à droite bordé de cabines, cercueils verticaux qui abritent toutes sortes de transactions, à gauche de cinq rangées de deux sièges. Derrière l'écran, une porte ouvre sur un cagibi carrelé où s'alignent trois urinoirs et un lavabo. Un sèche-mains est accroché au mur, tellement résistant qu'aucun tapin n'a

réussi à le déglinguer. Celui qui entre pour la première fois bute contre la mauvaise humeur du caissier qui débite à toute allure le fonctionnement du haut et du bas et presse le visiteur de se décider. On dirait un professeur qui ferait subir un examen où l'on est presque sûr d'être recalé. Il martèle le numéro du boîtier dans lequel le client doit mettre un jeton déclenchant une vidéo dans la cabine attitrée. Il arrive souvent que le jeton soit refusé et ressorte à l'autre bout du boîtier, redoublant la colère de celui qu'en secret je surnomme Charon. Quant au client, il est trop occupé par ces difficultés pour s'apercevoir qu'on l'observe depuis le hublot comme à travers une vitre sans tain.

J'ai lu dans une étude fort sérieuse que dans les années soixante aux États-Unis, la police construisait de fausses cloisons dans les latrines pour y installer des miroirs sans tain et des caméras 16 mm afin de forger des preuves irréfutables sur les pratiques d'hommes mariés qui s'abandonnaient à une sexualité rapide et clandestine. Double cloison pour double vie. On intentait ensuite des procès. On brisait des foyers. On organisait des suicides sans assurance vie. Parfois il était impossible, le mur des latrines

étant porteur, d'installer le piège. On recrutait alors un garçon de quatorze ou quinze ans, qui seul pouvait s'introduire et servir d'appât pour faire tomber les contrevenants à la bonne marche de la société. Il y a quelques semaines, avant le meurtre, Charon acceptait encore à peu près n'importe qui, non pas sans doute par morale personnelle, mais par ordre du patron soucieux de rentabilité. Ainsi apparaissait dans le cercle du hublot le visage incroyable d'un mineur venu du bout du monde pour se prostituer.

Tapin. Vieux mot se glissant dans l'entrebâillement des cabines. Ce que je sais, c'est qu'eux-mêmes, les tapins, n'emploient jamais l'expression. Elle ne semble pas réflexive. Si l'on pose la question à Mihail, qui se prend pour une *pute supérieure*, parce qu'il ne vit pas en roulotte, consomme une drogue coûteuse et ne se contente pas de baisser son froc pour se faire sucer, mais administre de savantes corrections à ses clients, il haussera les épaules. Gigolo, il ne se définira pas autrement. C'est un mot qui a son pesant de prestige. Moi, je n'aime que les tapins. Et encore. Je n'aime que les apprentis. Je n'aime que les premières fois.

Vendredi

Salut Dracula, c'est ainsi que m'interpelle Mihail aujourd'hui quand j'arrive. Il prononce draculè, je lui tape dans la main. J'avoue avoir été surpris la première fois de ce surnom, avant d'apprendre que c'est de l'argot roumain qui signifie mec, tout simplement. Surpris et amusé. Mihail a sans doute emprunté l'expression à ses jeunes collègues et néanmoins concurrents. Depuis j'ai appris à tendre l'oreille à mon tour et je repère le mot qui circule de bouche en bouche parmi la bande de garçons qui déferlent dans les lieux. Quand ils s'interpellent, j'ai toujours un peu l'impression que c'est à moi qu'ils s'adressent, de façon brutale, primaire, définitive.

Je ne sais pas si je suis un vampire, mais je reste tapi très longtemps dans la pénombre de la salle et je guette ma proie potentielle. Nous sommes tous comme ça. Dès qu'un homme entre ici, il peut abandonner sa volonté individuelle. Il finira de toute façon dans un rôle.

Il y a une géométrie de cet espace dont nous constituons chacun l'un des points. Les tapins s'imaginent différents et uniques. Je crois que les clients aussi. Peut-être est-ce le cas de l'autre côté du hublot. Mais de ce côté-ci, ce n'est plus qu'une vaste illusion. Je préfère ne pas m'encombrer d'illusions, cela ralentit les mouvements et il faut parfois aller vite pour se glisser dans l'entrebâillement d'une cabine sur le point de se refermer.

Mihail est un archange nerveux. Il ne cesse de monter et de descendre et se transforme du coup en messager des bonnes et des mauvaises nouvelles, du haut vers le bas et du bas vers le haut, on ne peut pas l'arrêter. Je me dis qu'il doit être efficace dans son travail officiel, puisque en tant que pute supérieure, il travaille comme serveur certains jours de certains mois de certaines années. De serveur, il a le physique. Mince, droit, les cheveux blond foncé dans une coupe d'avant-guerre, un beau profil. Il aurait eu du succès sur les bords du lac Léman vers 1925, c'est l'idée qui me vient quand je le vois remonter. Il fait battre la porte et lance à la cantonade une injure. Je ne sais pas si Mihail aime qui que ce soit. Je ne sais pas non plus ce

qu'il fuit en se réfugiant dans cet endroit. Je ne sais pas mais j'imagine assez bien.

Le meurtrier, vous l'avez tous sucé, claironnait-il en passant à côté de moi. La phrase me fait étrangement frissonner. Étrangement parce que je serais incapable de dire si c'est d'excitation ou d'horreur, ou plutôt non, car il y a forcément des deux. Mais ce qui l'emporte, je ne sais pas. Le mort non plus, j'imagine, n'a pas su ce qui l'emportait.

Ce surnom de Salamandre sonne comme un souvenir de prison. C'est là, me semble-t-il, qu'on a l'invention et la culture suffisantes pour de telles trouvailles. Une salamandre, comme j'ai fini par l'apprendre, est un animal auquel on prête le pouvoir fabuleux de vivre dans les flammes. Dans *La Cité de Dieu*, saint Augustin écrit de très belles choses là-dessus. Pourquoi, dit-il, devrais-je démontrer sinon pour convaincre les incrédules, qu'il est non seulement possible que les corps humains, animés et vivants, ne se défassent jamais et ne se dissolvent pas avec la mort, mais encore durent dans les tourments du feu éternel. Car il ne leur plaît pas que nous attribuions ce prodige

à l'omnipotence du Tout-Puissant, ils prient que nous le démontrions au moyen de quelque exemple. Nous répondons à ceux-là qu'effectivement certains animaux, corruptibles parce que mortels, vivent, pourtant, au milieu du feu.

Jeudi soir

Le Vidéodrome, personne ne le désigne par son nom. Avant lui, j'ai connu d'autres lieux. Ils étaient rebaptisés d'emblée soit du numéro de rue comme le 121, en forme de jeu de hasard donc, comme un vœu de bonne fortune, ou bien d'une particularité de leur fonctionnement comme les Trous, ainsi baptisé parce que les cloisons des cabines présentent des sortes de crevasses comme creusées par la griffe d'un monstre et par lesquelles se font les échanges sexuels et financiers. Dans la nomination des lieux, sans doute y a-t-il quelque chose d'affectif. Que ce soit le client, le prostitué, le simple amateur tel que je me considère, personne n'ira indifféremment ici ou là. Rares sont ceux qui cumulent les lieux. Il n'y a rien de pire que d'être banni d'un endroit. On entend souvent tel ou tel garçon regretter amèrement d'y être interdit, cela marchait si bien pour lui. Je crois entendre des enfants chassés du foyer et qui sont obligés d'aller désormais par le vaste monde.

Je ne pourrais pas y mettre ma main au feu, mais je crois avoir vu pour la première fois le mort à travers le trou d'une de ces cabines. J'étais sans doute là depuis des heures, dans l'oubli de moi. Ce sont des moments où l'on n'a pas beaucoup plus d'existence que ces cafards qui courent le long de l'orifice de la cloison, car il s'agissait d'un véritable orifice, par sa forme, ses plis, ses usures. Les cafards étaient venus en colonie depuis fort longtemps, je ne sais pas combien de temps vit un cafard, mais nous en étions à la génération mutante, celle qui se nourrissait du sperme qui stagnait là. Et moi je n'étais donc pas beaucoup mieux que ces cafards, attendant une chose à la fois très précise et vague, une jouissance qui effacerait toutes les autres.

Je ne l'avais pas entendu entrer, et je n'aurais donc pas pu dire depuis combien de temps il se tenait là et comme ça. Assis. Le buste penché en avant. Dans une attitude contemplative, les revers de son manteau encadrant son visage perplexe et baigné par la lumière du téléviseur diffusant un film dans lequel une fille apprenait la sexualité à un jeune chien. Perplexe puis

souriant et riant même car l'animal avait un pouvoir comique dans une scène où il oubliait toujours qu'il devait avoir un comportement bestial et se contentait de jouer avec une balle tandis que la jeune fille redoublait de lubricité pour l'attirer. L'homme avait fini par sortir un petit carnet sur lequel il avait noté des choses et je m'étais dit que nous avions affaire soit à un fou soit à un poète.

J'ai revu cet homme deux ou trois mois plus tard dans ce même endroit. Mais était-ce lui. Je crois n'avoir reconnu que son grand manteau. Je stationnais dans le couloir central, dans mon attitude habituelle de guetteur insatisfait. Ce que j'ai d'abord vu, c'est le jeune tapin sans-papiers qui servait de gardien de nuit en échange d'une cabine transformée en chambre par la direction. Cabine qu'il avait arrangée à son goût et sur la porte de laquelle il avait posé un verrou comme s'il s'agissait d'une véritable demeure. Comment pouvait-il survivre dans ce trou à rats où il y avait sans doute à peine la place de s'allonger. Il avait aussi cloué de grandes plaques de bois pour obturer les trous par lesquels on aurait pu l'observer dans son sommeil et même lui faire, pour peu qu'on ait eu de l'imagination,

d'assez mauvaises blagues. C'est donc le jeune gardien que j'ai d'abord vu bondir et ça n'est qu'ensuite que j'ai aperçu l'homme qui s'avancait dans le couloir et tournait pour entrer dans une sorte de pièce commune où fumaient habituellement les tapins. Ce jour-là, il n'y avait presque personne. Sans un mot, sans doute devaient-ils se connaître, le tapin et l'homme ont commencé leur théâtre.

Je n'ai rien dit à la police de tout cela parce que ceux qui m'ont interrogé avaient déjà l'air d'avoir leur idée sur l'identité du mort. Ils possédaient des éléments qui me manquaient, sans doute. Je détenais de mon côté des informations qui auraient été précieuses. La transaction n'a pas eu lieu.

Ce jour du théâtre, comme je l'appelle, l'homme s'est mis d'abord à genoux au milieu de la salle en émettant une étrange supplique. Je le voyais entre les jambes écartées du gardien. Ce qu'il demandait n'a pas tardé à venir, j'ai entendu le Zip d'une braguette, puis le bruit de pluie légère qui s'abattait sur l'homme. Et j'ai pensé qu'il avait demandé à ce jeune garçon sans-papiers d'être son ciel. Ensuite l'homme